



LE MOUSQUETAIRE

Littéraire, Politique, Mondain, Théâtral, Financier et de Sport

Pour faire un brave Mousquetaire
il faut avoir l'esprit joyeux,
Bon cœur et mauvais caractère.
.....

ABONNEMENTS	Un an.	6 mois.	3 mois.
LYON ET DÉPARTEMENTS LIMITOPHES.....	10 fr.	5 fr.	3 fr.
AUTRES DÉPARTEMENTS.....	12	6	3.50
ÉTRANGER (Union postale).....	20	12	6

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
LYON — place des Célestins, 4, Lyon
Vente en gros chez M. EVRARD, rue des Archers, 17
Les manuscrits non insérés ne seront pas rendus.

Les Annonces et Réclames sont reçues à l'Agence FOURNIER

A LYON, rue Confort, 14.
A GRENOBLE, passage Tisseire.
A PARIS, Agence Havas, 8, pl. de la Bourse.

Le Mousquetaire est en vente dans les gares suivantes : Lyon, Grenoble, Bourgoin, Vienne, Bourg, Roanne, Aix-les-Bains, Vichy, Clermont-Ferrand, Chambéry, Montélimar, Maçon, Gap, Avignon, Dijon, Villefranche, Royat-les-Bains, Annecy, Marseille, St-Etienne.

Chroniques Amoureuses

LA VOCATION DE GILBERT

— ... Que diable !... avait monologué le vieux marquis de Taillemaure, après une chaude explication avec son fils, nous verrons bien si ce grand dadaï de Gilbert ne laissera pas à Paris...

Et, n'achevant point sa phrase, branlant sa tête chauve, la bouche entrouverte par un sourire sceptique, il avait écrit, d'une grosse écriture heurtée, la lettre suivante à son ami Malplaquet :

« Mon gros cher, pardon de te déranger probablement aux gènes de quelque délicate adoration, dont tu baises amoureuxment les mules roses. Affaire majeure, ma parole. Je ne sais si tu te rappelles encore mon fils, unième et dernier, hélas ! car Dieu bénit les noms breus familles, et nous ne serions pas dans le cinquième dessous, si la marquise, autrefois, avait bien voulu. — Mais passons, n'est-ce pas ? »

« Nous disons donc que mon fils — ces choses-là n'arrivent qu'à moi — m'est revenu de cet été de chez les révérends Pères avec des idées de l'autre monde, des idées angéliques, mystiques, impossibles, que sais-je ? Il ne rêve qu'une chose, endosser la soutane, imposer les saints pour la rémission de nos nombreux péchés, mon excellent nombre, aller catéchiser les petits Esquimaux. On dirait qu'il a toujours des apparitions miraculeuses devant les yeux. »

« J'ai refusé, l'autre jour, nos papiers de famille, même ceux de la première croisade, pour m'en convaincre. Pas le moindre pape, pas le moindre évêque, pas le moindre petit nonnain accroché à l'arbre généalogique des Taillemaure. »

« Croirais-tu que mon Gilbert a dix-huit ans, qu'il sort à peine de la rhétorique ? La rhétorique, la belle classe où l'on apprend l'amour dans tous les bouquins, où nous fermions les yeux pendant l'explication de Virgile, pour entrevoir les formes blanches des Galathées s'enfuyant farouchement entre les branches feuillues des saules, où nous lisions les pages enfiévrées de *Manon Lescaut* derrière un amoncellement de dictionnaires. »

« C'est là, cependant, qu'il a trouvé son chemin de Damas... »

« Triste, triste, mon excellent bon ! Si nous vivions encore dans un siècle présentable, au temps béni où les mignards petits abbés cou-raient les ruelles en rabat de dentelles et en bas de soie, où l'on trouvait des tricornes pieux dans le chiffonnier de la Camargo, je comprendrais une vocation semblable. »

« Aujourd'hui, chacun songe à être canonisé. Aussi le nom des Taillemaure risque-t-il fort de faire la suprême culbute au fond d'une fosse sainte. »

« Que devenir ! Je n'ai plus d'espoir qu'en toi et qu'en notre cher Paris. Je te l'enverrai la semaine prochaine, poste restante. Conduis-le dans les bons coins, où la vertu n'est pas obligatoire. Qu'il fasse cent mille bêtises, qu'il jette l'argent par les fenêtres et qu'il reste à Taillemaure comme devant. »

« Je t'en aurai une reconnaissance sempiternelle. Mes deux mains pour toi et mes hommages à la vicomtesse Jacqueline. »

« JANVIER DE TAILLEMAURE. »

Ce fut avec ce singulier passe-port paternel que Gilbert de Taillemaure fit timidement son entrée dans la grande vie parisienne. Malplaquet, ravi du rôle inédit qui lui était confié, se montra bientôt à la hauteur des circonstances. Il s'amusait prodigieusement en donnant au jeune rhétoricien des leçons de parisianisme. Il avait conté la chose au club, et tout le monde se mettait de la partie pour convertir Gilbert. On le conduisait partout. Il roulait du grand Seize dans les bals costumés de Bébé Croquetout et des autres. Il était de toutes les premières. Il conduisit toutes cotillions dans la même semaine avec la princesse Vaniska, cette adorable dont les larges yeux d'idole se figent en des regards troublants comme les prunelles d'or des Bouddhas. Il sentit son corps souple s'abandonner entre ses bras frissonnants, ses cheveux parfumés de *white rose* lui chatouiller les joues. Elle lui dit d'une voix lente, comme oppressée de désir :

— Je réçois le jeudi, mais je vous défends, cher, de venir ce jour-là !

Il ne comprit pas et se présenta correctement le jeudi suivant à l'hôtel de la princesse.

On l'entraîna au foyer de la danse pendant un entracte d'*Yedda*. Les mollets roses des ballerines, les formes moulées dans les simarres de soie japonaise aux couleurs voyantes, ne le tentèrent pas. Les petites marchandes papillonnaient autour de lui, car il était vraiment gentil avec son buste mièvre dessiné par l'habit noir, ses joues rougissantes, son profil altier et ses paupières entrouvertes, sous lesquelles son œil rayonnait languissamment comme un reflet bleuâtre. On eût dit une de ces vieilles estampes primitives sur lesquelles un ange aux ailes immaculées s'essore à travers les flammes de la géhenne sans brûler ses ailes virginales. Il passait, en effet, au milieu de toutes ces voluptés, il respirait tous les aphrodisiaques parfums du Paris-vivreur et blasé sans interrompre ses oraisons, sans songer à autre chose qu'au jour tranquille et bon où il se promènerait sous les ormes épais du séminaire, où il feuilleterait un bré-

viaire en écoutant les moineaux pépier dans le silence recueilli des cours désertes...

Aussi Malplaquet, désespérant de gagner cette laborieuse victoire, finit par s'écrier, sur le balcon du club :

— Parbleu ! j'y renonce... C'est une tentation de saint Antoine qui dure trop longtemps, en vérité, et les femmes finiraient par me prendre pour le cochon de cet Eliacin...

Or, tandis que Malplaquet, découragé de tant de vestes, jetait ainsi ses cartes et abandonnait le jeu, sa femme, la jolie vicomtesse Jacqueline lisait curieusement la vieille lettre du marquis de Taillemaure, oubliée depuis deux mois au fond d'un tiroir.

— Pauvre petit ! soupira-t-elle. Quel crime de vouloir ainsi le détourner de la bonne voie !

Puis elle réfléchit, la tête enfouie dans ses deux mains et ses mules grillant sur les chenets, qu'il serait pourtant bien malheureux de voir le vieux nom des Taillemaure tomber en soutane. Elle s'expliquait les quatre pages désespérées du marquis. De fil en aiguille, elle se dit que Gilbert avait des cheveux blancs, des cheveux de soie ou des mains de reine s'égèreraient volontiers ; que ses yeux bleus étaient d'une douceur attirante ; que ses gestes gauches, ses rougissements farouches avaient quelque chose d'inconnu, de mystérieusement passionnant. Et, se regardant dans les glaces, elle pensa qu'une femme du monde — elle peut-être — réussirait dans cette mission difficile, mieux que les bonnes petites amies de son mari.

Elle rêva plusieurs heures sur ce thème dangereux, tant et si bien que, huit jours après, Gilbert ne quittait plus l'hôtel de Malplaquet, — un ravissant hôtel moderne dont les portes s'ouvraient sur le parc Monceau. — La vicomtesse Jacqueline, savante en l'art d'aimer et de souvent pêcher, commença délicatement l'éducation malaisée de son jeune élève. Elle chanta d'abord la même chanson que lui, se faisant accompagner aux offices dans la journée, et le soir, dans la tiédeur de serre de son boudoir, philosopant sur les pères de l'Eglise, sur les mystiques et tendres théories de Fénelon. Gilbert l'écoutait extasié. Elle rapprochait parfois son fauteuil du sien et, entre leurs entretiens sanctifiants, il y avait des silences subits, des minutes éternelles, où elle appuyait son fin visage sur l'épaule du jeune homme, où elle lui prenait les mains dans les siennes. Le petit se délectait à commenter de cette façon les textes pieux. Sa conscience irréconciliable ne s'effarouchait pas. La vicomtesse était si bonne ! elle parlait si bien de notre religion !

Peu à peu, les textes changèrent. Jacqueline mêla quelques brides d'amour à ses leçons accoutumées. Elle choisit comme distraiment dans la bibliothèque ces petits livres que toutes les femmes savent par cœur et où tant de passages sont gourmandement marqués de sinets roses. C'était tantôt les Contes du Bonhomme, tantôt les drôleries nouvelles de Balzac, puis tous les charnants dépravés du dix-huitième siècle. Voi-

senon, Boufflers et le plus souvent, cet amusant seigneur de Bourdeille qui a tant cogné de grandes et honnêtes dames. Il lisait d'un ton discret, comme s'il eût récité des antennes virginales au lutrin.

Et, malgré ce louable travail, la conversion semblait ne pas marcher. Jacqueline devenait de plus en plus amoureuse de son chaste élève, lorsqu'un soir, elle fut enfin récompensée.

Gilbert lisait, dans la *Vie des Dames galantes*, le froid chapitre où il est question d'un blais chaperon du roy Jehan, un de ces pages aventureux qui traînaient fantasmagoriquement dans les longues robes des princesses.

« Cette dame, conte Brantôme, en devint amoureuse après plusieurs messagères par lui faites, et un jour, le trouvant à propos et hors de compagnie, elle l'araisonna et se mit à lui demander s'il aimait point aucune dame de la cour et laquelle lui revenoit le mieux... »

La vicomtesse Jacqueline l'interrompit brusquement.

— Et si je vous faisais la même question ? murmura-t-elle d'une voix très câline.

Gilbert hésita. Les feuillets du vieux livre frémissaient entre ses doigts. Il caressa Jacqueline d'un long regard humide de tendresse.

— Vous m'aimez donc, puisque vous me faites cette question ? répondit-il gravement.

— Qui vous l'a dit, monsieur ?

— Dame, ce livre que nous lisons ensemble. Ecoutez plutôt la suite : « Ainsi qu'est la coutume de plusieurs dames d'user de ces propos quand elles veulent donner à l'âme la première pointe ou attaque d'amour, comme j'ai vu pratiquer. Ce petit Jehan de Saintré, qui n'avait jamais songé rien de moi qu'à l'amour, lui dit que non encore. Elle lui en alla découvrir plusieurs... » Vous ne me nommez personne ? continua Gilbert avec un sourire moqueur.

— Méchant, dit Jacqueline ; et elle lui fit de ses deux bras une si étroite guirlande que le pauvre Brantôme roula piteusement sur le tapis.

Le vieux rhétoricien ne chercha pas à se désenlacer. Il avait enfin trouvé son chemin de Damas — en se trompant de route. La conversion fut complète, tellement complète qu'au bout d'un mois, abandonnant avec la plus noire ingratitude la vicomtesse Jacqueline à son malheureux sort, Gilbert de Taillemaure s'afficha dans une avant-scène en compagnie de cette vieille-garde émaillée et retapée que Champdoré baptisa, je ne sais plus quand : *Secula, Seculorum* ! Apprenez donc l'amour aux anges pour en arriver là !

Et, un matin — en sortant du café Anglais, — Malplaquet télégraphia ce billet laconique à son vieil ami Janvier :

« Marquis Taillemaure, château Taillemaure (Hautes-Pyrénées), Sois tranquille. Maladie absolue ment guérie. Convalescence Gilbert soignée par *Secula Seculorum*. Avons soupé hier en chœur pour fêter cinquantenaire de la susdite. Et maintenant, gare des sous ! les écus vont dans la gigue. — MALPLAQUET. »

MORA.

LE BOUT DE VIANDE

CONTE

En ce temps-là prêchait un saint pasteur : Il est, chers paroissiens, un bout de viande infâme, De mille maux cruel auteur. Inventé par le diable, il perd l'homme et la femme ; Instrument de désordre et de damnation, Ce bout de viande sème, en sa rage infernale : L'abomination, la désolation ! L'opprobre de la morale. C'est avec volupté qu'il produit le scandale ; Il fait verser du sang, il fait couler des pleurs... Ah ! que l'on voudrait bien l'arracher à plusieurs ! Mes frères, vous riez ; vous rougissez, mes sœurs, Allons plus d'équivoque ! il faut que je m'explique : Chrétiens, cet objet maléfaisant, Ce morceau venimeux, ce bout diabolique... C'est la langue du médisant.

PIERRE LACHAMBAUDIE.

LA VIE AMOUREUSE

LES ROSES JAUNES

Ils en étaient à ce moment dangereux des liaisons amoureuses ou, pour croire encore à son bonheur, il est nécessaire que d'autres vous en parlent. Etre deux ne suffit plus ; il faut entendre quelqu'un dire : « Ils sont deux. » C'est alors que les cœurs bons ont besoin d'un ami ; les autres, d'un envieux. Un des premiers symptômes de la satiété, c'est qu'on se regarde plus souvent dans la glace ; pourquoi ? parce qu'on veut un témoin ; sa propre image, c'est presque une troisième présence. Le duo aspire à devenir trio. Quelquefois il dégénère en quatuor, dans la musique nautique, et dans les amours faciles.

Clémentine et Robert ne s'ennuyaient point, certes. S'ennuyer, était-ce possible ? Il avait vingt ans, elle trente. Et le livre était bien séduisant, bien qu'il n'en eût point coupé les pages. Ce qu'elle avait d'irrésistible, c'était la pudeur. La chasteté, cette niaiserie, — niaiserie sublime, hélas ! — est donnée à tout être jeune et ignorant ; mais la pudeur s'acquiert. Une petite fille qui relève sa jupe plus haut que son ventre est d'une chasteté suprême ; la pudeur, cette rusée, montre à peine le bout de sa bottine. Elle est une science, un art. Elle est l'obstacle opportun. Elle est la négation qui consentira. Elle sait ce qu'il faut livrer, et comment, et jusqu'où. Elle est la réticence de la passion. C'est vers trente ans que les femmes commencent à avoir de la pudeur. Les vierges sont augustes.

Il est donc bien certain que Robert n'avait aucune raison pour s'ennuyer. Ajoutez aux grâces perverses de sa maîtresse les arbutus tout fleuris, car c'était au printemps, le bruissement, sous les saules mouillés, de la petite rivière qui taquine le bord, le moulin à eau qui fait un grand bruit bête ; et surtout la chère maison solitaire, blanche, au toit d'ardoises, dont la girouette, la nuit, grince pour qu'on ne dorme point ; la grille à manger frugale, car on aime à se nourrir de crèmes et d'herbages après d'autres mets plus sérieux ; le boudoir japonais aux nattes de bambou recouvertes de peaux d'ours sombres, aux murs décorés de paysages, et, devant la fenêtre du boudoir, la longue terrasse qui surplombe la plaine et sur laquelle fleurissent, par touffes éparées, pareilles à des sourires d'or, des milliers de roses jaunes, ces roses moins pures, mais plus douces, comme si elles avaient trente ans aussi ; ajoutez les cent cachettes derrière les mélèzes, sous les buissons évasés, dans le ravin où bougonne un ruisseau heurté, et dans les grottes, car il y avait des grottes, qu'on avait fait faire par un jardinier-ornemaniste de Paris, — et vous vous étonnez que Robert, trois mois s'étant à peine écoulés dans cette enviable solitude, eût déjà écrit à son ami Laurian de venir sur les bords de l'Adour voir fleurir les pompiers sauvages.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que Laurian vint en effet. Nous n'effirmerons pas que ce fût uniquement pour voir blanchir les petites fleurs dont lui avait parlé son ami ; mais quoi ! l'hiver avait été très long, les nuits avaient été plus lentes que joyeuses, et le plus endurci des Parisiens sent naître, lorsque Avril traverse, dans la boue, sur la pointe des pieds, nos rues et nos boulevards, des illusions heureuses au sujet du printemps méridional. Se retirer

dans la fraîcheur niaise de la province, cela ne manque point de quelques dandysme, et Laurian prit l'express vers son ami Robert.

Quand il arriva, ce fut une grande joie. Vous concevez : des gens qui depuis trois mois n'ont guère vu, outre leurs domestiques, que le cantonnier de la voie ferrée déployant son drapeau rouge ! Puis Robert et Laurian étaient de vieux amis ; enfants, ils avaient joué aux billes dans le même collège ; jeunes hommes, ils s'étaient battus ensemble pour une femme qu'ils aimaient tous deux, et, après le duel, pendant que l'un soignait l'autre, blessé, ils échangeaient en souriant leurs souvenirs. Robert surtout, enfant comme un agneau, adorait son camarade. Ce n'était point seulement pour interrompre la monotonie d'un long et long tête-à-tête qu'il avait écrit à Laurian, ni pour lui faire admirer celle qui était si belle, si bonne, si aimante : l'honnête garçon avait besoin, pour être complètement heureux, de la présence de son ami ; et, après le baiser de Clémentine, il lui fallait la poignée de main de Laurian.

Laurian fut éblouissant. Tout Paris, les Premières avec leurs loges où rayonnaient des cheveux trop blancs, avec leurs baignoires où s'atténuaient les scandales, avec leurs fauteuils d'orchestre, dont Banville a célébré les chapeaux ; les dernières courses d'Auteuil, où mademoiselle Pervenche est arrivée première d'une hauteur de chapeau ; les boulevards qui s'ennuient et remuent, les Italiens qui vont fermer et le Salon qui va ouvrir, — il apportait tout avec lui, savait tout, disait tout, et ce fut comme un feu d'artifice dans la brume de leur province d'amour.

Mais, au fond, Robert n'était pas content. Était-ce que, ce jour-là, Clémentine fut moins jolie ? Ou peut-être que sa maîtresse soit charmante le jour où arrive un ami. Elle était adorable comme toujours et, ce jour-là, adorable peut-être. Rares et presque courts, tant ils étaient touffus et ramenés sur eux-mêmes par la solidité des boucles, ses cheveux s'élevaient en rayons sur ses yeux bruns comme ceux de la Cassandre, vers son nez aux narines presque grasses, et jusqu'à sa bouche coupable, aux coins trop plissés, mais si rose ! La robe était un miracle. Blanche ? sans doute, mais les nuances sont d'une blancheur particulière que ne réussissent pas à donner aux mousselines les plus habiles lavandières ; et c'était de cette blancheur idéale qu'échappait l'étoffe transparente, un peu froide car les angles droits ont des effets heureux, dont s'était habillée, pour sourire à Laurian, la bonne amie de Robert. — Une couturière vous dirait tout simplement que Clémentine portait une robe d'organdi, étoffe simple, mais, dans ses effets, bizarre. — D'ailleurs, les épaules grasses et les beaux bras charnus transparents, vaguement roses, à travers le treillis de l'étoffe, et ses bras, quelquefois, elle les levait, en baillant, avec un sourire. De sorte que Robert était de moins en moins content. Clémentine, ce lui semblait, aurait pu choisir, pour l'arrivée de Laurian, une robe moins transparente. Elle riait trop, montrait trop souvent ses dents, si blanches et si chères, et aurait bien pu, loin d'élever ses bras dans les bâillements enfantins, tenir ses mains croisées sur ses genoux, comme il sied en bonne compagnie.

Ils se mirent au piano. Qui donc ? Clémentine et Robert ? Point du tout : Laurian et Clémentine. De lui, l'heureux, l'aimé, le maître, on ne s'inquiétait guère, et il restait dans son coin, écoutant des romances, y prenant peu de plaisir, contrarié. Clémentine lui avait dit à l'oreille :

— Il est charmant, ton ami ! Laurian lui avait dit :

— Ta maîtresse est adorable ! Mais cela ne lui suffisait pas. L'intimité à trois qu'il avait rêvée n'était pas précisément celle qu'il voyait s'ébaucher. Il eût préféré, — il était injuste, certainement, — qu'ils s'occupassent un peu plus de lui, et un peu moins d'eux. Il lui semblait qu'ils avaient eu, tout d'abord, l'un avec l'autre tout de familiarité, trop d'entendu dans l'échange des sourires ; et enfin il ne savait pas ce qu'il faisait, dans son coin, sur sa chaise, pendant qu'eux, là-bas, lui et elle, ils étaient au piano, et pourquoi, je vous le demande, pour chanter une romance, insipide, inepte, grotesque, et qu'il avait cent fois chantée avec elle, et beaucoup mieux, car Laurian avait une voix horriblement fautive.

— Oh ! le jaloux ! dit Laurian en éclatant de rire.

Il faut avouer que Robert faisait une mine piteuse. Il ébaucha le plus gracieux sourire, ce qui lui donna un air si extraordinairement bête, que Clémentine, en se retournant, éclata de rire, aussi.

— Il est comme cela, dit-elle, il ne faut pas s'occuper de lui. Vous verrez qu'il va se donner le ridicule de ne pas être content parce que nous rions. Fi ! l'enfant ; que c'est vilain ! Voulez-vous être gentil ? On vous pardonnera après. Allez me cueillir un gros bouquet de roses.

Que fit Robert ? Il alla cueillir les roses. Vous pensez bien que, sérieusement il était à cent lieues de suspecter le moins du monde la fidélité de sa maîtresse ou la loyauté de son ami. Il n'était pas un sot. Il devinait bien que leur familiarité n'était qu'un jeu imaginé pour surexciter sa jalousie. Ils plaisaient, et, pour rien au monde, il n'eût voulu paraître moins spirituel qu'eux.

« Bien ! bien ! Ils ne m'y prennent pas. Rira bien qui rira le dernier. Je suis très malin. Ce soir, à dîner, je leur prouverai que je n'ai pas été leur dupe. » Et il alla cueillir les roses sur la terrasse. Il en cueillit une, et d'autres. Elles étaient jaunes, nous l'avons dit. Ce qui le faisait sourire, c'est que leur ruse était bien maladroite. Ils avaient voulu le rendre jaloux, et ils l'avaient envoyé sur la terrasse, d'où l'on pouvait voir parfaitement tout ce qui se faisait dans le boudoir japonais. S'il avait été à leur place, lui, et qu'il eût imaginé cette plaisanterie, il aurait trouvé quelque chose de plus ingénieux. On voulait lui donner une leçon, c'était clair ; mais on aurait pu la lui donner d'une façon plus subtile. En attendant, il se promenait de long en large, cueillant des roses, et jetant, de moments en moments, un regard dans le boudoir, à travers les vitres transparentes.

Il les voyait. Ils étaient au piano, chantant. Tout allait bien. Pourtant il ne comprenait plus ce qu'on voulait. L'effet, maintenant, était produit. Il n'avait pas été jaloux, il avait gagné la gageure, on pouvait le faire rentrer ; car enfin, il s'ennuyait, là, tout seul, sur la terrasse.

Tout à coup, Clémentine apparut à la fenêtre et baissa le store japonais, qui était très épais.

— A la bonne heure ! se dit-il, voilà une farce au moins. A présent, cela est drôle. Mais je ne rentrerai pas dans la maison, et ils montreront leur bévue, ce soir, après dîner, quand je leur dirai combien je me suis moqué d'eux.

Il continua à se promener sur la terrasse, cueillant des roses jaunes, toujours.

Le fait est qu'il n'était pas tranquille. Certainement, il savait que son ami et sa maîtresse étaient incapables de le trahir, mais il avait mis ainsi sa patience à l'épreuve. Ils devaient tous les deux être assez sûrs de lui pour ne pas tenter une pareille expérience. D'ailleurs le temps se passait, et cette raillerie était trop prolongée. Il y avait bien une heure qu'il était sur la terrasse, parmi les roses jaunes, et que, marchant de long en large, il attendait qu'on le rappelât. Un détail : le piano s'était tu.

Il eut beau résister ; le soupçon, clair, net, complet, lui vint. On avait voulu le rendre ridicule ! Eh bien, on avait réussi. Il était jaloux. Que voulez-vous ? Il l'était. Il avait beau se donner les meilleures raisons du monde, il brailait de savoir ce qui se passait derrière le store japonais. Avoir arpenté pendant deux heures la terrasse, parmi les roses jaunes, l'impatientait. Il aurait voulu que tout ceci fût fini. Il était bien sûr de ne pas rentrer dans la maison, et de ne pas aller leur dire : « Voyons, finissez cela, et causons ensemble, s'il vous plaît. »

Quand deux heures et demie se furent écoulées, le bouquet de roses jaunes était devenu énorme. — Il n'y tint plus. Il enjamba les marches du perron, traversa l'antichambre, enjamba la salle à manger, dévora en trois sauts le salon, et, son gros bouquet à la main, s'arrêta devant la porte du boudoir.

— Non, vraiment, je suis trop bête ! Vont-ils rire ! Soupçonner Clémentine qui a quitté pour moi sa mère, son mari ! Clémentine qui, depuis trois mois, n'a d'autre pensée que ma pensée, d'autre horizon que mes yeux, — qui ce matin même a trempé une mouillette dans l'œuf à la coque que je mangeais ! Révoquer en doute la loyauté de Laurian, de Laurian qui a fait ses études dans le même collège que moi, qui me chérait toujours mes billes quand nous jouions ensemble, qui m'a pris toutes les maîtresses que j'ai eues, Laurian, un ami, un frère, mon Pylade, qui est sérieux, qui a de la fortune, un homme de poids, enfin ! Je suis stupide ! Néanmoins, je crois qu'il vaut mieux entrer.

Et il entra. Qu'il avait eu raison d'entrer ! Comme il fut satisfait en les retrouvant, assis un peu loin l'un de l'autre, lui, sur le tabouret du piano, elle, dans un fauteuil bas, indifférents, souriants, causant de la Belle au bois dormant et de la Revue des Folies-Marigny ; lui, spirituel, amical, elle, bonne et sympathique, et si jolie dans sa robe d'organdi dont la moindre imprudence eût cassé les plis roides...

Ah ! sacrébleu !... Elle avait changé de robe.

???

Vos yeux sont chauds et pleins d'humour, Un long baiser de vous émane... Tu ne dois pas faire l'amour, Ainsi que les autres, toi Jane !

Es-tu Mimi di Lammernoor ?

Es-tu Marie ? Es-tu Diane ?

Es-tu pucelle ou courtisane ?

Es-tu la Haine ? Es-tu l'Amour ?

Plus heureux qu'un prince au Louvre,

Est qui te respire et t'entrouvre,

O fleur de feu ! Femme sèrait !

Es-tu voyelle ? Es-tu consonne ?

C'est pour toi, belle, que je sonne

Ce sonnet fait de sel et d'ail.

Léon CLADEL.

FATALITÉ

I
Et, sous un clair rayon de lune qui mettait à son joyeux visage un peu de l'argent, Jacques nous dit :

— Plus je vais et moins je crois que nos actions aient pour mobile efficace notre volonté ; plus je m'imagine que nous sommes les jouets d'un mystérieux pouvoir et que nous vivons enfermés dans un cercle d'événements nécessaires d'où, comme les damnés de Dante, nous tenterions en vain de sortir.

— Mais, malheureux, m'écriai-je, tu supprimes le libre arbitre !

— Oh ! que non pas ! me répondit-il tranquillement. Nous nous évertuons avec constance ; nous faisons acte de conscience à toute heure en protestant contre ce joug occulte ; nous voulons très nettement ceci ou cela ; et, si quelque dieu nous contemple de la cime fleurie d'écluse céleste d'un nuage, il nous rend la justice, sans doute, que méritent nos efforts et nous juge suivant nos im-

puissants désirs. Mais la Fatalité est là, et Valentin, dans *Faust*, a raison : Il n'arrive jamais que ce qui doit arriver. Théophile Gautier avait, à ce sujet, une formule plus désespérante encore, car elle concluait à l'indifférence la plus absolue à toutes choses de la vie. Dieu merci, je n'en suis pas là. Je constate simplement que nous sommes vis-à-vis d'une destinée implacable comme les prisonniers d'un roi anthropophage. Nous serons certainement dévorés. Seulement on nous donne quelquefois le choix de la sauce à laquelle nous serons mangés. C'est à cette politesse que nous devons d'exercer quelquefois le libre arbitre dont nous aurions tort d'être démesurément jaloux. Veux-tu un exemple ? Voilà dix ans que je me jure de ne plus avoir de maîtresses. On est encore plus la dupe des fausses vertus de ses bonnes amies que la victime de leurs réels défauts. C'est un métier charmant que celui d'aimer, le seul au monde, mais c'est un métier d'imbécile. Dès que je réfléchis, je me révolte. J'ai toujours voulu sérieusement en finir avec les passagères relations où j'ai consumé ma jeunesse. Eh bien, je n'ai jamais quitté une maîtresse que pour en prendre immédiatement une autre. Il est écrit quelque part que je mourrai concubine. La vérité voudra qu'on me grave cette unique profession sur le marbre de ma tombe, ce qui me fera remarquer d'un très mauvais œil par tous les morts honnêtes que pleurent de réelles épouses et d'authentiques enfants. Tandis que ceux-là dormiront fastueusement sous les couronnes familiales, je n'aurai, moi, pour me distraire, sous ma pierre abandonnée, que l'écho des éclats de rire de ces demoiselles entrain de tromper mes mânes avec des godailleries. Concubine ! concubine ! me hurleront méchamment les vents du soir. Je ne désire vivre vieux que pour retarder le plus possible cette posthume humiliation.

— Moi, c'est autre chose, nous dit lentement et avec son bel accent flemytannique notre ami Daniel Ouweston, un jeune Anglais que nous aimons pour la douceur de ses mœurs et le calme de ses habitudes. Ecoutez ma dernière aventure plutôt.

II
Et notre ami Daniel Ouweston poursuivit, sans plus long préambule : — J'ai toujours souhaité passionnément de me marier. J'en ai pas, en effet, je le confesse, la largeur d'idées qui permet à notre cher Jacques d'acquiescer patiemment le dénoement d'une pièce qu'il répète généralement depuis vingt ans, sans arriver à la représentation définitive. Il a, j'en suis convaincu, la même soif et, faute de grives matrimoniales, il grignote volontiers les merles de l'adultère ou de la vie galante. J'ai le malheur d'être un chaste par destination, comme sont certains immeubles. Le monde de la noce n'est pas le mien. J'ai le préjugé, légitime peut-être, d'apporter à ma fiancée les mêmes virginités que j'attends d'elle...

— Notre ami est tout de même un fameux crétin, murmura Jacques à mon oreille.

Et il reprit tout haut :

— Mon cher Daniel, vous avez dû vous embêter rudement !

— Vous pouvez le croire, continua Ouweston. Il est certainement plus agréable pour un homme de fêter sainte Catin que sainte Catherine. Mais on ne se refait pas. C'est une honnêteté diabolique que j'ai et que je maudis tout le premier. Non ! avec une personne qui ne m'aurait pas été donnée authentiquement en mariage, je sens que je ne pourrais pas...

— Avez-vous essayé ?

— Quelquefois, c'est comme ça que je le sais.

— Aucun tempérament, le pauvre bougre ! me murmura encore Jacques tout bas.

Et reprenant toute sa voix :

— Mon cher Daniel, vous n'avez pas dû vous embêter tout seul ces jours-là ?

— J'ai reçu, en effet, quelques sottises. Mais je ne tiens pas à l'estime des personnes que je n'estime pas moi-même. Tout cela est pour vous dire que je voulais en finir absolument une bonne fois, après une douzaine de mariages manqués par les causes les plus saugrenues et toujours à la voile de se conclure, quand je rencontrai dans le monde M^{lle} Angélique de Bidet-Bayard, dont je devins éperdument amoureux.

— Je connais la famille, dit Jacques. Les Bidets sont de petite noblesse et peuvent être traités par-dessous la jambe ; mais les Bayards descendent vraiment du preux chevalier. Continuez, mon doux Ouweston, je vous en prie.

Mais notre ami Daniel était pris de soudaine mélancolie à ce souvenir, et il ne fallut pas moins d'un grand verre de gin pour le reconforter en la suite de son récit.

III
— Le père de M^{lle} Angélique, continua-t-il avec émotion, était un original dont les idées ne choquaient d'ailleurs nullement les miennes. Presbytérien comme moi, c'était un homme austère qui avait une horreur profonde pour la jeunesse contemporaine. Quand il parlait des jeunes gens qui ont des maîtresses, c'était avec une indignation et un mépris que je partageais absolument...

— Merci pour moi ! dit Jacques.

— Vous n'êtes plus tout à fait un jeune homme, lui répondit finement Ouweston. Mais je poursuis. Il se trouva que j'étais à peu près le genre qu'il avait pu rêver, absolument comme M^{lle} Bidet-Bayard avait entrevu les splendeurs. Une admirable jeune fille au type latin avec une chevelure d'un noir superbe, je ne sais quoi de hautain dans toute sa personne par quoi on était subitement comblé, une grande fierté dans un grand charme. Elle paraissait, de plus, fort bien faite sous ses pudiques vêtements que faisaient craquer ça et là d'aimables et vigoureuses saillies.

— Sapristi ! dit Jacques, si jamais elle tombe dans la débauche, j'en ferais bien des choux gras.

Mais, tout à la mémoire de la bien-aimée, Daniel n'entendit même pas cette inconvenable réflexion.

— J'étais, poursuivait-il, vaincu, subjugué. Plaisais-je à la fille ? Je n'en sais rien. Mais j'avais certainement fait la conquête du père par la modestie de mes façons, les attentions délicates dont je l'entourais et

le respect démesuré que je lui témoignais en toutes choses. Car ce birbe vénérable aimait à être vénéré. Je n'aurais pas parlé plus humblement au saint sacrement en personne, et il m'en savait visiblement gré. J'avais étudié, dans un vieux livre, le manuel des devoirs féodaux, et je les lui rendais en conscience. Tout semblait donc aller à merveille et les paroles étaient échangées déjà quand un événement survint qui brisa toutes mes espérances et démontra bien le travail obscur d'une fatalité mystérieuse que notre ami Jacques mit tout à l'heure en lumière avec tant de sagacité !

— Ce garçon a tout de même du goût, me dit Jacques tout bas.

IV

— C'était un dimanche, poursuivait Ouweston, entre l'oraison matinale et le préche. Nous étions dans le parc du château et nous nous livrions aux occupations les plus innocentes. Car tout travail y était défendu. Le noble comte de Bidet-Bayard, mon futur beau-père, cherchait des escargots pour le dîner. Car il joignait une grande simplicité de goûts à un sentiment très élevé de son rang dans le monde. Sa sœur, mademoiselle Cingonde, colorait avec infiniment de talent un jeu d'oeil. Quant à mademoiselle Angélique et à ses trois cousines, mesdemoiselles Berthe, Claire et Irène, elles avaient entrepris avec moi une grande partie de ballon sur la pelouse. Jamais ma fiancée n'avait été si charmante vraiment. L'exercice avait fait monter à ses joues, ordinairement un peu pâles, d'une belle pâleur de brune, une floraison de roses, une fouettée de couleurs éclatantes estompées par le duvet de la peau. Echappés aux morsures du poigne, ses magnifiques cheveux roulaient sur ses épaules et son beau rire d'enfant faisait passer des frissons de nacre entre ses lèvres ; je ne sais quelle langueur printanière baignait toute sa personne et la rendait plus séduisante encore.

Ah ! je me sentais vraiment fou du bonheur qui m'attendait enfin dans quelques jours, quand nous serions unis ! Il me semblait que toutes les clartés du ciel tombaient des yeux, que tous les parfums des fleurs me venaient de sa bouche, que toutes les chansons des oiseaux avaient le timbre argentin de sa voix... C'était une partie endiablée et menée par les demoiselles avec une furie extraordinaire. Tout à coup, mademoiselle Claire lança le ballon derrière une haie qui nous séparait des vignes. J'étais et suis encore prodigieusement lesté. Je franchis la haie d'un bond, je me retourne et je lance un coup de pied formidable dans le ballon pour le ramener dans la pelouse en lui faisant décrire, suivant les lois invariables de la mathématique, une magnifique parabole.

— Et vous le crevez ? s'écrie Jacques.

— Heureusement non ! fit doucement notre cher Daniel. Car ce n'était pas le ballon. C'était le postérieur de mon futur beau-père qui s'était accroupi là dans sa patiente recherche ou pour quelque autre raison. La rondeur majestueuse de l'objet avait trompé mon coup d'œil. Comme c'était un homme fort distingué et qui avait beaucoup fréquenté les

salles d'armes, il dit immédiatement : « Touché ! » Puis, se relevant, il m'administra une épouvantable raclée et me chassa de sa maison. Ah ! chère Angélique !

Et Daniel Ouweston dut reprendre deux verres de gin pour se remettre un peu.

— Ananké ! murmura Jacques. Et il ajouta : — C'est égal, Daniel, si vous apprenez jamais que cette charmante demoiselle a mal tourné, ne manquez pas de m'en prévenir.

ARMAND SILVESTRE.

ECHOS ET NOUVELLES de la Vie amusante

Une noce dans l'embarras.

Un jour de la semaine dernière un ouvrier ajusteur, Emile B..., épousait une jeune couturière, M^{lle} Léonie F...

La noce, composée de quinze personnes, s'était rendue au parc. Après une promenade apéritive, qui ne dura pas moins de trois heures, on se rendit dans un restaurant de Vaise, où une table somptueusement servie attendait les nouveaux conjoints et leurs invités.

Le repas fut des plus gais. Vers quatre heures du matin, jugeant que la noce avait assez festoyé et assez dansé, le restaurateur mit fin aux divertissements en annonçant qu'il allait fermer.

Il présenta au marié la note, qui s'élevait à deux cent douze francs, sans compter les extras.

A la vue de l'addition, Emile B... fit mine de ne pas comprendre.

Puis il déclara au chef de l'établissement que cela ne le regardait pas, que c'était sa femme qui avait commandé le dîner, et que, d'ailleurs, il n'avait pas d'argent.

Comme preuve à l'appui de son dire, le marié vida son porte-monnaie, qui contenait juste deux francs cinquante.

Le restaurateur se rabattit sur la jeune M^{lle} B..., dont la bourse était aussi en détresse que celle de son mari.

Restaient les invités qui, à eux tous, ne purent réunir qu'une somme dérisoire.

Dans l'impossibilité de se faire payer, et furieux de cette abominable mystification, le restaurateur prit alors un parti extrême.

Il envoya requérir des gardiens de la paix par ses garçons, et toute la noce fut conduite au poste.

Le matin, à l'heure habituelle où les inculpés sont extraits du violon et conduits devant le magistrat qui décide de leur sort, les habitants du quartier purent jouir du spectacle de cette noce, mariés en tête, s'acheminant processionnellement vers le bureau de police, entre une double haie de gardiens de la paix, portant à la main de petits paquets des objets trouvés dans les poches des délinquants.

Le commissaire de police n'a laissé la noce en liberté, qu'après que la mariée eut consenti à remettre au restaurateur, comme gage de la somme due, deux machines à coudre lui appartenant personnellement.

X

Les Concerts Luigini.

Le grand festival Gounod avait attiré mardi soir aux concerts Bellecour une affluente considérable. Il y a quelques jours déjà, que nous n'avions vu autant de jolis minois et de délicieuses toilettes.

Parmi les plus remarquées nous citons : M^{lle} Laborie, en dentelles et faille

— Je vais me coucher, dit-elle, l'orage me fait mal.

Elle tendit son front à la marquise, offrit sa main aux deux jeunes hommes, et s'en alla.

Comme elle avait sa chambre juste au-dessus de la terrasse, les feuilles d'un grand marronnier planté devant la porte s'éclairèrent bientôt d'une clarté verte ; et Servigny restait les yeux fixés sur cette lueur pâle dans le feuillage, où il croyait parfois voir passer une ombre. Mais soudain la lumière s'éteignit. M^{me} Obardi poussa un grand soupir :

— Ma fille est couchée, dit elle.

Servigny se leva :

— Je vais en faire autant, marquise, si vous le permettez.

Il baissa la main qu'elle lui tendait et disparut à son tour.

Et elle demeura seule avec Saval, dans la nuit.

Aussitôt elle fut dans ses bras, l'enlaçant, l'étreignant. Puis, bien qu'il tentât de l'en empêcher, elle s'agenouilla devant lui en murmurant : « Je veux te regarder à la lueur des éclairs. »

Mais Yvette, sa bougie soufflée, était revenue sur son balcon, nu-pieds, glissant comme une ombre, et elle écoutait, rongée par un soupçon douloureux et confus.

Elle ne pouvait voir, se trouvant au-dessus d'eux, sur le toit même de la terrasse.

Elle n'entendait rien qu'un murmure de voix ; et son cœur battait si fort qu'il emplissait de bruit ses oreilles. Une fenêtre se ferma sur sa tête. Donc, Servigny venait de remonter. Sa mère était seule avec l'autre.

Un second éclair, fendait le ciel en deux, fit surgir pendant une seconde tout ce paysage qu'elle connaissait, dans une clarté violente et sinistre ; et elle aperçut la grande rivière, couleur de plomb fondu, comme on rêve des fleuves en des pays fantastiques. Aussitôt une voix, au-dessous d'elle, prononça : « Je t'aime ! »

Et elle n'entendit plus rien. Un étrange frisson lui avait passé sur le corps, et son esprit flottait dans un trouble affreux.

Un silence pesant, infini, qui semblait le silence éternel, planait sur le monde. Elle ne pouvait plus respirer, la poitrine oppressée par quelque chose d'inconnu et d'horrible. Un autre éclair enflamma l'espace, illumina un instant l'horizon, puis un autre presque aussitôt le suivit, puis d'autres encore.

Et la voix qu'elle avait entendue déjà, s'élevait plus forte, répétait : « Oh ! comme je t'aime ! comme je t'aime ! » Et Yvette la reconnaissait bien, cette voix-là, celle de sa mère.

Une large goutte d'eau tiède lui tomba sur le front, et une petite agitation presque imperceptible courut dans les feuilles, le frémissement de la pluie qui commence.

Puis une rumeur accourut venue de loin, une rumeur confuse, pareille au bruit du vent dans les branches ; c'était l'averse lourde s'abattant en nappe sur la terre, sur le fleuve, sur les arbres. En quelques instants l'eau ruissela autour d'elle, la couvrant, l'éclaboussant, la pénétrant comme un bain. Elle ne remuait point, songeant seulement à ce qu'on faisait sur la terrasse.

(A suivre.)

Feuilleton du MOUSQUETAIRE 12

YVETTE

PAR

GUY DE MAUPASSANT

Il me reste en tout et pour tout de la fortune, une certaine pratique de la vie, une absence de préjugés assez complète, un large mépris pour les hommes, y compris les femmes, un sentiment très profond de l'inutilité de mes actes et une vaste tolérance pour la canaillerie en général. J'ai cependant, par moments, encore de la franchise, comme vous le voyez, et je suis même capable d'affection, comme vous le pourriez voir. Avec ces défauts et ces qualités je me mets à vos ordres, mamzelle, moralement et physiquement, pour que vous disposiez de moi à votre gré, voilà.

Elle ne riait pas ; elle écoutait, scrutant les mots et les intentions.

Elle reprit :

— Qu'est-ce que vous pensez de la comtesse de Lammy ?

Il prononça avec vivacité :

— Vous me permettez de ne pas donner mon avis sur les femmes.

— Sur aucune ?

— Sur aucune.

— Alors, c'est que vous les jugez fort

mal... toutes. Voyons, cherchez, vous ne faites pas une exception ?

Il ricana de cet air insolent qu'il gardait presque constamment ; et avec cette audace brutale dont il se faisait une force, une arme :

— On excepte toujours les personnes présentes.

Elle rougit un peu, mais demanda avec un grand calme :

— Eh bien, qu'est-ce que vous pensez de moi ?

— Vous le voulez ? soit. Je pense que vous êtes une personne de grand sens, de grande pratique, ou, si vous aimez mieux, de grand sens pratique, qui sait fort bien embrouiller son jeu, s'amuser des gens, cacher ses vues, tendre ses fils, et qui attend, sans se presser... l'événement.

Elle demanda : C'est tout ?

— C'est tout.

Alors elle dit, avec une sérieuse gravité : « Je vous ferai changer cette opinion-là, Muscade. »

Puis elle se rapprocha de sa mère, qui marchait à tout petits pas, la tête baissée, de cette allure alanguie qu'on prend lorsqu'on cause tout bas, en se promenant, de choses très intimes et très douces. Elle dessinait, tout en avançant, des figures sur le sable, des lettres peut-être, avec la pointe de son ombrelle, et elle parlait sans regarder Saval, elle parlait longuement, lentement, appuyée à son bras serrée contre lui. Yvette, tout à coup, fixa les yeux sur elle, et un soupçon, si vague qu'elle ne le formula pas, plut même une sensation qu'un doute, lui passa dans la pensée comme passe sur la terre l'ombre d'un nuage que chasse le vent.

La cloche sonna le déjeuner.

Il fut silencieux et presque morne.

Il y avait, comme on dit, de l'orage dans l'air. De grosses nuées immobiles semblaient embusquées au fond de l'horizon, muettes et lourdes, mais chargées de tempêtes.

Dès qu'on eut pris le café sur la terrasse, la marquise demanda :

— Eh bien ! mignonne, vas-tu faire une promenade aujourd'hui avec ton ami Servigny ? C'est un vrai temps pour prendre le frais sous les arbres.

Yvette lui jeta un regard rapide, vite détourné :

— Non, maman, aujourd'hui je ne sors pas.

La marquise parut contrariée, elle insista :

— Va donc faire un tour, mon enfant, c'est excellent pour toi.

Alors, Yvette prononça d'une voix brusque :

— Non, maman, aujourd'hui je reste à la maison, et tu sais bien pourquoi, puisque je te l'ai dit l'autre soir.

M^{me} Obardi n'y songeait plus, toute préoccupée du désir de demeurer seule avec Saval. Elle rougit, se troubla, et, inquiète pour elle-même, ne sachant comment se trouver libre une heure ou deux, elle balbutia :

— C'est vrai, je n'y pensais point, tu as raison. Je ne sais pas où j'avais la tête.

Et Yvette, prenant un ouvrage de broderie qu'elle appelait le « salut public », et dont elle occupait ses mains cinq ou six fois l'an, aux jours de calme plat, s'assit sur une chaise basse auprès de sa mère, tandis que les deux jeunes

gens, à cheval sur des piliers, fumaient des cigares.

Les heures passaient dans une cause-paresseuse et sans cesse mourante. La marquise, énervée, jetait à Saval des regards éperdus, cherchait un prétexte, un moyen d'éloigner sa fille. Elle comprit enfin qu'elle ne réussirait pas, et ne sachant de quelle ruse user, elle dit à Servigny :

— Vous savez, mon cher duc, que je vous garde tous deux ce soir. Nous irons déjeuner demain au restaurant Fournaise, à Chateau.

Il comprit, sourit, et s'inclinant :

— Je suis à vos ordres, marquise.

Et la journée s'écoula lentement, péniblement, sous les menaces de l'orage.

L'heure du dîner vint peu à peu. Le ciel pesant s'emplissait de nuages lents et lourds. Aucun frisson d'air ne passait sur la peau.

Le repas du soir aussi fut silencieux.

Une gêne, un embarras, une sorte de crainte vague semblait rendre muets les deux hommes et les deux femmes.

Quand le couvert fut enlevé, ils demeurèrent sur la terrasse, ne parlant qu'à de longs intervalles. La nuit tombait, une nuit étouffante. Tout à coup, l'hor

Portant un coquet chapeau directoire. La baronne de Liège, dans une toilette blanche avec quille de velours; Alexandre Bébé, toute de noire vêtue; Léonie de St-Matruon, en rose, chapeau garni rose moutarde; Ma mère n'attendait pas sa robe bleue à pouds; Louise Fleur de Béguin, en satin violet foncé, toujours belle Louise; Marie roche avait une délicieuse robe blanche cachemire. Nous n'en disons pas autant du costume de son amie Lévy la Juive. Jeanne Couturier portait une toilette en surah grenat avec rayures jaunes; Cézarine des Jacobins en marron foncé; Jeanne Levo, toilette crème avec chapeau noir et brides en tulle blanc, ce qui, entre parenthèses, ne va pas et est très mal porté; Victoire Boudet et Claudia Ampère, les deux intimes, avaient la même jaquette grise; Jeanne Perrin, costume gris, chapeau noir; Elisa Bressoles, en noir; Le Poupard, robe foncée fond bleu; Blanche la Parisienne, en cachemire grenat; Clémentine Sardine et Marie Maillard portaient une robe bleue avec jaquette grise; Jeanne la Lyonnaise, toilette laquée à rayures rouges.

Citons encore: Clémentine Granjean, Marie Mollin, Elisa Email, Louise Pacaudière, Aline de Lamarre, Lucie Maia, Marguerite du Casino, etc.

Le succès du musée vivant va toujours croissant. L'établissement est dix fois trop petit pour contenir tout le monde qui se presse chaque soir pour assister aux tableaux toujours nouveaux.

Le succès de la belle Mireille va aussi grandissant. Il n'est pas un Lyonnais qui ne soit allé admirer ses beaux yeux noirs et sa chevelure ébène.

Contrairement à ce qu'annonçait la *Revue des Concerts*, le journal M. Paulus, la Scala va ouvrir incessamment ses portes.

On nous apprend le réengagement du couple Belliard. Nos compliments à la direction d'avoir su garder ces excellents et sympathiques artistes.

Le théâtre des Célestins doit réouvrir ses portes le 1^{er} septembre. La troupe est complètement renouvelée. On nous en dit grand bien.

On nous écrit d'Aix-les-Bains que Mathilde Bellecour et Ida Ténor ne sont pas loin de leur dernier billet de mille. Ces deux épinglées ont une guigne noire. On parle de 40,000 fr. qu'auraient déjà laissés depuis le commencement de la saison, sur le fatal tapis, ces élèves du chic.

Voici la liste des artistes de l'Opéra pour 1887-88:

Ténors: MM. Jean de Reszké, Seltier, Duc, Encalais, Muratet, Ibois, Sapin, Tequi, Girard, Malvaud, Voullet.

Barytons: MM. Lassalle, Melchissédec, Bérardi, Martapoura, Caron, Lambert, Sentein.

Basses: MM. Edouard de Reszké, Gresse, Plançon, Dubulle, Bataille, Delmas, Boutens, Crépeaux, Mecheleare. Sopranos dramatiques: M^{mes} Krauss, Adiny, Dufrane, Bronville.

Chanteuses légères: M^{mes} Lureau-Escalais, Bosman, d'Erville, Edith Ploux, Sarolta, Leisinger, Maret.

Contraltos: M^{me} Richard, Fiquet, Canti.

Coryphées: M^{mes} Nastorg, Duménil.

M. Degenne, le ténor de l'Opéra-Comique, vient d'être engagé pour la saison d'hiver par M. Gravière, directeur du Grand-Théâtre de Bordeaux.

Deux nouvelles étoiles viennent de faire leur apparition dans le monde. Elles arrivent d'une gentille ville de l'Ardeche, et ont élu domicile rue de la Préfecture, à un premier au-dessus de l'entresol.

L'une, du nom de Lucie, possède une chevelure châtain clair avec de grands yeux de noir de jais.

L'autre portant le nom de Louisa, est une blonde d'un blond vaporeux.

Lucie et Louisa ont, paraît-il, tourné la tête à deux étudiants de notre ville, depuis ce jour, les cadeaux pleuvent avec abondance!

La belle Antoinette G..., dont nous admirons la grâce et l'habileté, cet hiver dernier au Skating des Folies-Bergères, a trouvé enfin un pigeonneau d'amour transi qui lui a fait meubler, place des Terreaux, un coquet appartement. C'est sans doute pour cela qu'Antoinette est devenue si méchante pour ses amies de déche des jours d'antan. Nous avons pu l'apercevoir dernièrement à Bellecour, insultant et menaçant une ancienne inséparable, Prenez garde, belle évaporée, rentrez un peu vos griffes, vous risqueriez de vous les faire couper, pour ce motif, et pour d'autres plus sérieuses.

Les amateurs des spectacles de cours d'assises, ceux qui s'intéressent au sort des condamnés et des acquittés, remarquaient beaucoup ces derniers soirs au concert Luigini, Suzanne Bouchard, l'héroïne du drame de l'amour au revolver, récemment acquittée grâce à la plaidoirie aussi chaude que vécut de M^{re} Arceis.

Suzanne Bouchard portait une toilette simple d'un cachet anglais légèrement accentué, elle était en compagnie de quelques petites amies, entre autres de la plus blonde des sœurs Email.

De temps à autre, son regard s'égarait sur M^{re} Chenest, l'éminent avocat général qui se promenait tranquillement dans l'enceinte des concerts ne se doutant pas de la haine seulement étaient braqués sur lui. Cette matière ne s'utilise pas au revolver; heureusement sans quoi, nous n'eussions pas donné gros de la vie de M^{re} Chenest.

Il y a de ces drames dans la vie? Terrible, terrible parfois!

On nous dit que nous aurons l'occasion de rencontrer souvent Suzanne Bouchard sur la terre glissante de Cythère.

La brasserie de l'époque a fait maison neuve depuis quelques jours. Nouveaux propriétaires, nouveau personnel. On nous dit que cet établissement prépare des surprises à ses clients et que le moment de les faire connaître ne saurait tarder. C'est sans doute pour cette raison que tant de monde se presse à l'époque.

A bientôt d'autres détails.

Elise, de la Marseillaise, a fait amende honorable depuis qu'on lui a retiré son certificat; sa conduite aujourd'hui est presque exemplaire. Elise a de nouveau mérité son certificat, si elle ne l'a déjà.

Il nous semble, il nous a été raconté même que... Vais-je vous le dire? Eh bien, oui! Pourquoi pas...

Il nous semble, il nous a été raconté que le Poupard.

J'entends d'ici Backer de la Salle Indienne, qui rigole comme une bête féroce, que Poupard s'arrondit... d-i-s-a-i-t.

Voilà! Est-ce vrai?

Madame Gabrielle B..., répondra.

Le Mousquetaire de service

NOUVELLES A LA MAIN

Dans un bureau de journal, on parle d'un ténor fourbu.

— Il paraît, dit quelqu'un, que le malheureux ne peut plus chanter. Il a une maladie des cordes vocales.

— C'est vrai, interromp notre confrère B..., mais à défaut de cordes il lui reste les ficelles!

Le jeu des petits papiers.

Un monsieur. — Quel est le plus beau jour de la vie?

Une jeune dame. — D'abord, ce n'est pas un jour, c'est une nuit...

Une bonne naïveté cueillie dans un journal bourguignon.

Après avoir donné des détails sur un accident de chemin de fer, il ajoute:

« Un mécanicien a reçu à la tête une blessure grave; on espère cependant que l'amputation ne sera pas nécessaire. »

— Dites-moi donc, docteur?... Qu'est-ce que c'est que l'amour platonique?

— Chère madame, comme tous les toniques, c'est un excitant!

Calino entre vendredi dernier dans un petit restaurant de la rue Laurencin.

— Que faut-il servir à monsieur?

— Une tranche de boeuf.

— Monsieur l'aime-t-il mieux gras ou maigre?

— Gras! répond Calino.

Puis se reprenant tout à coup.

— Non, au fait, maigre, c'est vendredi aujourd'hui!

Un avare vient d'hériter, et, malgré le bonheur qu'il éprouve, il est réveur et préoccupé.

— Mais à quoi songez-vous donc? lui demande un de ses amis.

— Hélas! répond l'avare... je pense qu'il est triste de ne pouvoir se coucher soi-même sur son testament.

— Oh! ce serait peut-être difficile.

M. D... se mit au jeu. Il joua comme tous les débutants et comme tous les nuls.

Pour rattrapper son premier billet de 100 francs perdu, il laissa 10,000 francs aux mains du banquier, pendant que M. Z... toujours prudent, s'en tirait moyennant quelques billets de 100 francs.

A une heure du matin, les deux amis se retrouvaient et devaient bras dessus, bras dessous, sur les charmes du baccara.

M. D... tout aussi joyeux qu'apparaissait et se souciait peu de ses 100,000 francs, expliquait à M. Z... qui lui disait ce qu'il aurait dû faire, comment il avait risqué un billet de 1,000 francs, puis neuf autres pour en rattraper deux de 100.

— Le jeu, voyez-vous, disait le sceptique avocat, c'est comme certaines femmes, il faut en faire une distraction, mais non une passion. Il faut être assez fort pour résister à ses tentations, et se faire son maître, si l'on ne veut être son esclave. L'homme qui se laisse, par passion, dominer par une femme, est un imbécile, et celui qui se laisse entraîner par le jeu est un malheureux, car c'est un homme perdu.

Sur ces mots, les deux amis échangeaient une poignée de main et se séparèrent.

— Décidément, je ferais un mauvais joueur! songait M. D... en rentrant chez lui.

Le surlendemain, M. Z... venait de sortir de table et se disposait à se rendre à son cercle, lorsqu'on lui annonça la visite de M. D...

Celui-ci paraissait un peu embarrassé.

— Et qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre présence? demanda M. Z...

— Mais le désir de vous voir, et le désespoir, je l'avoue, car je ne reçois ma femme que dans quelques jours.

Vous sortez?

— C'est-à-dire que j'allais sortir, mais, puisque vous voilà, je reste.

— Ah! vous n'allez pas à votre cercle?

intéressants surtout dans leurs imitations statuariques.

Continuation du succès de MM. Tour-

nier, Fleury et de M^{mes} Andrée et Germaine.

J'allais oublier M^{me} Péroline Goyet. Bien embarrassé pour dépeindre ce charmant diabolin... Allez le voir.

L. ARBEY.

LE MONDE OU L'ON TRICHE

L'ENGRENAGE

M. D... était arrivé jusqu'à l'âge de quarante ans sans avoir été mordu par la passion du jeu.

Intelligent, d'une bonne famille, lancé d'ailleurs dans la vie sous les plus heureux auspices, il était désigné pour une haute situation, et il y arriva, sinon sans peine, du moins sans rencontrer de sérieux obstacles.

Il avait pris la direction d'une industrie créée par son père, et, après la mort de celui-ci, il avait su donner à sa maison un développement qui le plaça au premier rang de nos grands industriels, et aussi dans la catégorie des grands millionnaires.

A trente ans, c'est-à-dire juste au bon âge, il avait épousé mademoiselle T..., fille d'un négociant, occupant, lui aussi, une place élevée dans la hiérarchie commerciale.

M. D... était un homme distingué sous tous les rapports; sa femme était charmante et, à eux deux, ils formaient bien le couple le mieux assorti qu'on pût rêver.

Deux ravissants enfants vinrent bientôt compléter cette aimable famille.

Rien ne manquait à M. D..., la considération, la fortune, le bonheur conjugal; il avait tout pour être heureux et il le fut longtemps.

Mais un jour, tout cela s'effondra. Une catastrophe terrible devait atteindre et rendre malheureux et tous les siens.

M. D... avait envoyé sa femme et ses enfants à la campagne. Il devait aller les rejoindre quelques jours après.

Découvert, un soir, il descendit fumer un cigare au grand air.

Il passait devant les cafés du boulevard Montmartre, lorsqu'une main familière s'appuya sur ses épaules.

C'était un des meilleurs amis de M. D..., un avocat très répandu dans le monde parisien. M. Z..., mort aujourd'hui.

— Comment, vous tout seul sur le boulevard? dit M. Z...

— Mon Dieu, oui; ma femme et mes enfants sont à la campagne et je promène mon ennui. Et vous?

— Oh! moi, je vais à mon cercle, vous savez, c'est une vieille habitude. Et vous, qu'allez-vous faire de votre soirée?

— Ma foi, je me proposais d'entrer un instant au Vaudeville.

— Eh bien, vous devriez, pour moi, renoncer à cette idée et passer en ma compagnie une soirée de garçon. Venez donc au cercle. Je vous présenterai à quelques amis.

Est-ce dit?

Un quart d'heure après, les deux amis faisaient leur entrée dans le temple du jeu. M. D... fut accueilli avec empressement.

Le cercle de M. Z... n'était pas un tripot, à vrai dire; néanmoins on y jouait fort gros jeu.

L'avocat, un de ces hommes froids et méthodiques qui ont l'heureuse faculté de savoir maîtriser toutes les passions, jouait beaucoup, mais sans jamais s'écarter du calme et de la prudence qui faisaient le fond de son caractère.

Aussi n'était-il pas trop maltraité par la fortune. Il avait assez de volonté pour ne pas chercher à forcer la veine et pour attendre qu'elle changeât d'humeur, lorsqu'elle ne semblait pas disposée à lui sourire.

M. Z... ne cherchait pas à entraîner son ami au jeu. Seulement il lui demandait la permission de s'asseoir à la table du baccara.

— Regardez cela en curieux, lui dit-il, vous qui n'avez jamais mis les pieds dans un cercle.

— En curieux, pourquoi? Pendant que que j'y suis, allons jusqu'au bout. Au lieu de rester derrière vous, je vais m'asseoir à côté de vous et faire comme vous. Je ne me ruinerais pas du premier coup, je pense.

— Oh! ce serait peut-être difficile.

M. D... se mit au jeu. Il joua comme tous les débutants et comme tous les nuls.

Pour rattrapper son premier billet de 100 francs perdu, il laissa 10,000 francs aux mains du banquier, pendant que M. Z... toujours prudent, s'en tirait moyennant quelques billets de 100 francs.

A une heure du matin, les deux amis se retrouvaient et devaient bras dessus, bras dessous, sur les charmes du baccara.

M. D... tout aussi joyeux qu'apparaissait et se souciait peu de ses 100,000 francs, expliquait à M. Z... qui lui disait ce qu'il aurait dû faire, comment il avait risqué un billet de 1,000 francs, puis neuf autres pour en rattraper deux de 100.

— Le jeu, voyez-vous, disait le sceptique avocat, c'est comme certaines femmes, il faut en faire une distraction, mais non une passion. Il faut être assez fort pour résister à ses tentations, et se faire son maître, si l'on ne veut être son esclave. L'homme qui se laisse, par passion, dominer par une femme, est un imbécile, et celui qui se laisse entraîner par le jeu est un malheureux, car c'est un homme perdu.

Sur ces mots, les deux amis échangeaient une poignée de main et se séparèrent.

— Décidément, je ferais un mauvais joueur! songait M. D... en rentrant chez lui.

Le surlendemain, M. Z... venait de sortir de table et se disposait à se rendre à son cercle, lorsqu'on lui annonça la visite de M. D...

Celui-ci paraissait un peu embarrassé.

— Et qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre présence? demanda M. Z...

— Mais le désir de vous voir, et le désespoir, je l'avoue, car je ne reçois ma femme que dans quelques jours.

Vous sortez?

— C'est-à-dire que j'allais sortir, mais, puisque vous voilà, je reste.

— Ah! vous n'allez pas à votre cercle?

— Si, si vous voulez m'accompagner.

Volontiers, répondit M. D... en affectant l'indifférence.

— Ah! ça, est-ce que le baccara vous tenterait? reprit M. Z...

— Moi! pas le moins du monde.

Tout cela était dit sur un ton faux, et M. Z... ne s'y trompa pas.

Un peu inquiet, il emmena son ami en lui faisant de nouvelles recommandations.

Vains avertissements. Ce soir-là, M. D... perdit plus de 20,000 francs.

— Voulez-vous un bon conseil? lui dit M. Z... en sortant. Eh bien, ne jouez plus.

Je ne vous cache pas que je regrette infiniment de vous avoir emmené au cercle et, si vous voulez m'en croire, allez rejoindre votre femme dès demain.

— Vous avez peut-être raison, dit M. D., révéra.

Le lendemain, il prenait le train et partait en province.

Il était déjà trop tard. Lorsqu'on met le doigt dans un engrenage, il faut que tout le corps y passe.

Au bout de huit jours, M. D..., n'y tint plus. Il prétextait une affaire urgente, quitta sa femme et vint à Paris.

Il était tout honteux de ce qu'il faisait, mais la résistance était impossible.

Il se garda bien de rechercher M. Z... Il l'évita soigneusement, au contraire. Il ne voulait plus de Mentor, et l'accusait d'avoir été, par ses avis, cause de sa perte.

— Si j'avais suivi selon mon idée, se disait-il, j'aurais gagné.

Tous les joueurs en sont là.

Le soir deson arrivée, M. D... à l'heure où son ami Z... était habituellement à son cercle, parcourait les boulevards en jetant des regards de tous côtés, et en dévisageant tous les passants, comme un homme qui cherche quelqu'un.

Il visita plusieurs cafés.

Enfin, à la terrasse du café Riche, il aperçut un personnage à côté de qui il alla s'asseoir sans façon.

C'était un commerçant avec qui il était en relations d'affaires et qu'il voyait souvent.

Tous deux causèrent, et, insensiblement, M. D... amena la conversation sur le jeu et les cercles.

— Est-ce que vous n'êtes pas membre d'un cercle? demanda-t-il.

— Mais si, parfaitement.

— Je n'ai jamais vu un cercle, ce doit être curieux.

— C'est un spectacle que vous pouvez vous offrir facilement, et si le cœur vous en dit, je vous présenterai au mien.

— Tiens, c'est une idée, je suis justement seul chez moi en ce moment, et je vous avoue que je m'ennuie fort.

Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. Convaincu de la sagesse de ce précepte, M. D... se fit conduire, séance tenante, au cercle de son ami le négociant, après s'être assuré que ce n'était pas le même que celui de son ami l'avocat.

Que dire de plus? Est-il nécessaire de suivre cet homme à travers toutes les péripéties qu'il éprouva? C'est toujours la même histoire, et sa vie fut, à partir de ce moment, celle de tous les joueurs, la vie d'un damné, d'un malheureux pris de vertige, qui voit le précipice à dix pas devant lui, qui sent qu'il va s'y engouffrer, et qui est poussé par une force invincible.

Deux ans après, M. D. avait perdu quinze cent mille francs.

Il avait deux usines, il en vendit une. Son crédit s'écroula, sa considération disparut. Rien ne l'arrêta. Il était lancé dans le tourbillon, il fallait qu'il y sombrât.

Un jour vint cependant où il lui fallut bien se rendre compte de sa situation.

Il alla chez son banquier.

— Combien me reste-t-il chez vous? demanda-t-il.

— En valeurs?

— Oui.

— Cinquante mille francs.

— Et en espèces?

— En espèces? Plus rien.

— Plus rien?...

Il croyait avoir encore deux ou trois cent mille francs.

Hébété, chancelant comme un homme ivre, atterré, M. D... sortit de là dans une situation impossible à décrire.

Il bégayait:

— Ma femme... mes enfants... la banqueroute... Je suis perdu...

Il était bien perdu en effet. D'autant plus que, peu à peu, il reprit son calme en se disant:

— Cinquante mille francs, c'est assez pour tout rattraper.

Quelques jours après il était mis en possession de ses dernières ressources.

Croyez-vous qu'il pensa qu'il y avait encore là, un morceau de pain pour ses enfants? Pas du tout. Il ne songea qu'à une chose: c'est qu'avec cinquante mille francs le baccara peut produire une fortune.

Et il courut à son cercle. Car il était d'un cercle, à présent.

Une sueur glacée l'inondait lorsqu'il s'assit à la table de jeu. C'était la suprême partie qu'il allait jouer. Il comprenait que son honneur était en jeu.

Il prit une banque et tailla.

La fortune ne se prononça d'abord ni pour les pontes ni pour le banquier.

M. D... gagna quelques coups, puis en perdit quelques-uns. Au bout d'une heure, il gagnait même quelques billets de mille francs. Il renouait à l'espoir, lorsqu'une série de sept ou huit mauvais coups lui enleva vingt-cinq mille francs. A partir de ce moment, il vit que tout était inutile. La déveine, l'effroyable déveine le reprit. Une heure après, il n'avait plus que huit mille francs en banque.

Les enjeux augmentaient toujours, car il n'y a pas de plus féroce égoïsme que celui du joueur.

Aucun ne semble soupçonner qu'il peut être l'instrument d'un drame épouvantable, et quand il voit un adversaire en déveine, il en profite le plus qu'il peut.

— Messieurs, dit bientôt le croupier, la banque ne tient plus que 1,000 francs.

On compta les mises. Il y avait 6,000 fr. sur les deux tableaux. On retira 2,000 fr. en maugréant, et M. D... affolé, au point de ne plus rien comprendre à ce qui se passait, distribua les cartes machinalement.

Le tableau de droite avait trois. Il tira et amena un quatre.

Le tableau de gauche avait cinq et s'y tint.

M. D... avait trois.

Abattu, anéanti, il retourna une carte avec résignation.

C'était une figure, — une biche, — comme on dit.

Cette fois, c'était bien la fin.

Sans rien voir, sans rien entendre, il se leva et sortit.

Comme un fou inconscient, sans force, sans volonté, il se dirigea d'instinct vers sa demeure et y resta trois jours dans une prostration complète.

Ce qui se passa ensuite n'est pas bien difficile à conjecturer.

M. D... fut mis en faillite et condamné à six mois de prison pour banqueroute.

Beaucoup de gens se souviennent encore de ce douloureux procès, et beaucoup aussi n'ont pas oublié la fin tragique de cet infortuné.

A LA FRANCE MODERNE

LYON — Rue Neuve, 25, et Rue de la Bourse, 6 — LYON

VENTE A CRÉDIT AVEC FACILITÉS SPÉCIALES DE PAIEMENT

La **France Moderne**, grâce à sa puissante organisation, est la seule Maison qui, jusqu'à ce jour, ait réalisé et mis en pratique le principe de vendre à Crédit aux mêmes prix que les premières maisons de comptant. Elle est donc à même, par conséquent, de prouver que toutes ses marchandises sont offertes aux acheteurs à 15 et 20 %, meilleur marché que dans n'importe quelle maison similaire.

Elle possède, dans ses vastes Magasins, un assortiment immense de Marchandises de premier choix, provenant directement des meilleures *Fabriques françaises*, tel que :

Nouveautés et Hautes Fantaisies, Robes et Costumes, Draperie, Velours, Soieries, Mérinos, Cachemires noirs et fantaisie, Chemiserie, Toilerie, Blanc, Lingerie, Rouennerie, Bonneterie, Ganterie, Confection pour Dames et Fillettes, Rayon spécial pour Deuil et demi-Deuil, Vêtements confectionnés et sur mesure, pour Hommes, Jeunes Gens et Enfants, Chapellerie, Modes, Chaussures, Parapluies, Ombrelles et En-Cas, Cannes, Horlogerie, Bijouterie, Bronzes, Suspensions, Couverts, Glaces, Literie, Meubles, Pianos, Tapis en tous genres, Ameublements, Couvertures, Matelas, Edredons, Oreillers, Traversins, Voitures d'enfants de tous systèmes, Fourneaux et Appareils de chauffage, armes de luxe et de précision, etc., etc.

Réparations d'Horlogerie, Bijouterie, Joaillerie, Bronzes, Dorure, Argenture, Nickelage. — Prix exceptionnel de bon marché, Réparations garanties

CONDITIONS DE VENTE

Pour 2 francs de versement, on livre pour 15 à 25 francs

— 10 — — 50 —
— 15 — — 75 —

Pour 20 francs de versement, on livre pour 100 francs

— 30 — — 150 —
— 50 — — 200 —

CONDITIONS DE PAIEMENT

L'achat de 15 et 25 francs se paie 1 fr. par semaine.

— 50 — — 2 —
— 75 — — 3 —

L'achat de 100 francs se paie 4 fr. par semaine

— 150 — — 5 —
— 200 — — 6 —

Pour les achats supérieurs à 200 francs, on traite de gré à gré avec la Direction.

Bien que vendant aux mêmes prix que les premières Maisons de comptant, les Magasins **A LA FRANCE MODERNE**, pour prouver la puissance de leur organisation, feront un rabais de 5 0/0 sur tout achat au comptant.

L'entrée des Magasins étant entièrement libre, nous invitons vivement les personnes désireuses d'entrer en relations avec la Maison, à venir se renseigner avant d'acheter.

Toutes réclamations, échanges, etc., devront être faits dans le délai de 48 heures. — Pour les inscriptions et renseignements, s'adresser aux bureaux, rue de la Bourse, 6, au premier, au-dessus de l'entresol. — Magasins et Bureaux ouverts de huit heures du matin à huit heures du soir, Dimanches et Fêtes, jusqu'à midi. — Toutes les Marchandises sont marquées en chiffres connus.

BRASSERIE FLAMANDE
RESTAURANT OUVERT TOUTE LA NUIT
RENAUD J^{ne}
10, Rue Jean-de-Tournes, 10
LYON — Près la place de la République — LYON
Huitres, Ecrevisses, Escargots, Terrines de Foie gras

Plus de souffle! Plus de silex!
Plus de phosphore Plus d'accidents

AUX FUMEURS!

GUERRE AUX ALLUMETTES!!

La MERVEILLE du XIX^e Siècle est sans contredit le **Pyrogène**, breveté S. G. D. G. Cet appareil de poche et de précision, inusable, produit instantanément du feu, par tous les temps, sans l'emploi de produits chimiques. Remplace briquets et allumettes. Ses effets, vrais phénomènes de la nature, font l'admiration du monde entier.

Prix : Cinq francs par mandat-poste. — Envoi franco recommandé.

On demande des Représentants et Dépositaires

S'adresser aux inventeurs : MM. BŒUF et COSTE père, ingénieurs-mécaniciens, à AVIGNON.

VENTE AU DETAIL ET EXPÉDITIONS AU DEHORS

DE TOUTES LES

EAUX MINÉRALES NATURELLES
Françaises et Étrangères

ENTREPOT GÉNÉRAL : 5, place des Célestins (Angle rue des Archers)

LYON

Dépôt unique à Lyon, des produits alimentaires au gluten pur pour les diabétiques, de la Maison DURAND LAPORTE, de Toulouse.

LES PROCÉDÉS INSTANTANÉS

SONT LES SEULS EMPLOYÉS

PAR

F. CHARDONNET

PHOTOGRAPHE

6, Place Bellecour

Rez-de-chaussée

M^{me} CLAUDIA

Somnambule infallible

sur maladies, événements de la vie, etc.

Cartes et Lignes de la Main

PRIX MODÉRÉS — DISCRÉTION

4, rue Centrale, au 3^{me}

PRÈS LA PLACE ST-NIZIER

CORRESPONDANCE

MAISON FONDÉE EN 1865

DISTILLERIE DAUPHINOISE

Fabrique de Liqueurs Spéciales

H^{te} GONTARD

Rue Buileau, 141 (près le cours Lafayette, aux Brotteaux)

LES TROIS LIQUEURS GONTARD ET ÉLIXIR VÉGÉTAL (IDENTIQUES)

INVENTEUR :

Prunelle à la fine Champagne. — Quina-Liqueur. — Cordial des Voyageurs.
Curaçao d'Haïti. Charentaise (crème de fine champagne). — Prunoline des Alpes.
Eckau Français 0.00. — La Merveilleuse.

BYNN appétitif, fortifiant, au Vin de Grenache.

SPÉCIALITÉS : Gênepi aroles des Alpes, Ratufa de cerises, China-China

Ma Prunelle à la Fine champagne, dont je suis l'inventeur, a obtenu à l'Exposition internationale de Nice 1883-84, la seule récompense décernée à cette liqueur.

Seul dépositaire pour la France du KUMMEL IVAN SEMENOFF de Riga (Russie)

CHLOROSE ET LEUCORRÉE

PERTES BLANCHES

guéries rapidement par l'emploi de l'ELIXIR AMÉRICAIN au robinia, composé du Dr **Villaroto de Guatemala**. — Dépôt dans toutes les pharmacies et à Lyon, pharmacie LAVOCAT, 42, rue Ferrandière, et à Paris pharmacie Moppert, 51, rue du Temple. — Prix du flacon, 4 francs.

EN VENTE

LE CICÉRONE

de l'Étranger à Lyon

CONTENANT LA

NOMENCLATURE DES RUES, AVEC LEURS TENANTS & BOUTSSANTS

INDICATEUR

Du service des Tramways et omnibus de Lyon et de la banlieue et des Voitures extra-muros, Chemins de fer

PRIX : 10 CENTIMES

A l'Agence Victor FOURNIER, rue Confort, 14
ET CHEZ LES LIBRAIRES ET MARCHANDS DE JOURNAUX

Chez tous les Coiffeurs

CAPILLOPHILE

Régénérateur infallible des Cheveux et de leur couleur

EMPLOYEZ-LE AVEC CONFIANCE

Si vos cheveux tombent.

Si vos cheveux grisonnent.

Si vous avez des pellicules.

Si vous avez des démangeaisons.

Si vous voulez faire revenir les cheveux tombés.

Si vous voulez avoir une chevelure belle, longue, soyeuse et abondante.

RESTAURANT FERRIER

5, rue du Bât-d'Argent et rue de l'Arbre-Sec, 10, au 1^{er}

REPAS A LA CARTE - PENSION BOURGEOISE

PRIX MODÉRÉ

DÉJEUNER ET DINER

à 2 fr., 2 fr. 50, 3 fr. et au-dessus

CACHETS

DÉJEUNEUR, 4 fr. 60. — DINER, 4 fr. 90

MME SOULIGNAC

Somnambule, rue Terraille, 3, au 1^{er}, renseigne sur tout, sensitive pour malades, nouvelle des parents décédés, preuve certaine, magnétisme gratis pour malheureux, les 8 et 20.

LE MOUSQUETAIRE

JOURNAL

Se trouve chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et dans tous les Kiosques.

VENTE EN GROS : CHEZ M. ÉVRARD, 17, RUE DES ARCHERS

LES ATELIERS

DE LA

PHOTOGRAPHIE CHARDONNET

sont situés

6, PLACE BELLECOUR, 6

au Rez-de-chaussée

La Photographie CHARDONNET est aujourd'hui la meilleure et la plus fréquentée de notre ville.